

— Oui, oui, oui, Sidi !... Eh bien, sitôt que tu as été parti, Lalla Belyoûna a commencé par faire ouvrir toutes les prisons. On a lâché impunément les pires scélérats. On a distribué des douros à ton peuple, et tes coffres doivent être vides à cette heure...

— Elle est folle !... s'exclama Moktar surpris ; voyons, tu n'as pas su la raisonner ?... l'empêcher ?...

— *Ak Karbi*, Seigneur !... Ne nous avais-tu pas fait jurer de lui obéir comme à toi-même ?... riposta non sans justesse l'astucieux Bou Bekker.

Le caïd se mordait rageusement les lèvres.

— Enfin, comment es-tu ici sous cet accoutrement ?... parle, raconte !...

— La caïdine a vu bien vite que j'exécutais ses ordres avec répugnance. Alors elle m'a chassé, tout simplement. Elle a chassé aussi Zaïeb le trésorier, et Salem, et Malek, et Amou le khalifat de ta justice. Le *naïb* du palais, maintenant, c'est le vieux *fkîh* Rhettab, ton ancien professeur, qui était en prison depuis six ans.

— Elle est folle !... marmottait Moktar, de plus en plus vexé.

— Un marchand de thé, qui tournait la noria de ton jardin, est le chef de tes mokhraznis...

— Folle ! Folle !... mâchonnait le caïd consterné.

— Les principales charges ont été données à des conspirateurs dangereux, qui avaient été condamnés au supplice du sel...

— Allah !... est-il possible !...

— ... Enfin... j'aime mieux m'arrêter, Sidi !... Tu verras par toi-même !... Mais comme il appartient à ton *naïb* de t'offrir à boire le premier chaque fois que tu rentres dans ta ville, je suis venu à ta rencontre. Tiens, vide la coupe que te présente ton serviteur ruiné : tu me prouveras ainsi que ma disgrâce imméritée ne me vient pas de toi !...

Machinalement, Moktar prit la coupe tendue et la vida d'un trait. Mais en rendant le vase à Bou Bekker il balbutia :

— Que m'as-tu servi là, homme ?... C'est du feu qui coule dans mes veines !...

Passant deux ou trois fois sa main sur son front, il répéta encore :

— C'est du feu qui coule... du feu...

Puis il se remit en route, tandis que l'ex-*naïb* le suivait du regard avec malignité,

Maintenant, une sourde et violente colère gagnait peu à peu Moktar Bel Kebir. La boisson endiablée qu'il venait de prendre semblait avoir réveillé tous ses mauvais instincts, toute son ancienne cruauté. La fureur martelait son crâne en même temps que l'ivresse troublait ses yeux, et un goût de sang lui venait aux lèvres.

Le soleil montait lentement et la gloire du jour éblouissait le bled lorsque Moktar franchit Bab Keskini à la tête de ses cavaliers. Sous l'arche, le vieux *fkîh* Rhettab l'accueillit avec un confiant sourire. Une foule de notables l'entourait, et le caïd reconnaissait ces vénérables figures. Tous ces hommes qui le contemplaient si dévotement, comme un pèlerin regarde la porte d'une mosquée sainte, tous ces hommes, il les avait jadis exilés, persécutés, ruinés, pourchassés ; il leur avait pris leur charge, confisqué leurs terres, volé leurs biens !...

... Cependant, Rhettab commençait sa harangue. D'un bout à l'autre ce fut un chant de louange à Dieu, qui se sert de l'amour pour changer les cœurs. Lorsque, dans une péroraison émouvante, il s'éleva à la plus noble éloquence, sa voix se mouilla de larmes :

— Nous n'avons jamais douté de toi, Seigneur bien aimé !... Le fils d'Aziza la sainte ne pouvait pas être mauvais. Sois béni pour avoir choisi une épouse qui semble avoir hérité de sa grâce et de ses vertus !... Sois béni dans le passé ! Sois béni dans le présent ! Soit béni dans l'avenir !... Et qu'Allah écoute et ratifie le vœu suprême du vieillard qui te chérit depuis ton enfance et ne souhaite que ton bonheur !...

Alors, avec un délire, une frénésie de tendresse, tous se précipitèrent vers Moktar. L'un baisait son étrier, l'autre son genou, l'autre la bride de son cheval, et les plus mal placés se contentaient de porter à leurs lèvres les pans de son *sellam* violet. Lui les regardait avec un sourire sombre, déjà hébété d'ivresse ; et il serrait les poings pour s'empêcher de souffleter toutes ces vieilles barbes.

Lorsqu'il parut au delà de la porte, une cohue de peuple s'écrasait entre les maisons. Avec des tapis, des foulards, des écharpes, on avait fait des étendards qui se dressaient partout comme de hautes fleurs mouvantes. Et jamais, jamais de telles clameurs d'admiration n'étaient montées jusqu'à ses oreilles :